

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques FRANCISQUE

Autour de la question sociale :
II : La gravité du mal

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 236-240

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

AUTOUR DE LA QUESTION SOCIALE

II. La gravité du mal.

Nous avons essayé, dans le dernier numéro des *Echos* d'exposer l'antagonisme qui divise actuellement la société. Mais avant d'aller plus loin, une remarque s'impose, c'est que le conflit que nous avons marqué n'est pas, comme le disait naguère M. Boissard¹, entre le travail et le capital, mais entre le capitalisme et le prolétariat. Entre le capital et le travail il ne saurait y avoir d'opposition, car aucune de ces deux forces ne peut sans l'autre produire d'effet utile. Les deux notions sont, pour ainsi dire, corrélatives, si bien que pour les séparer il faudrait faire table rase des principes qui jusqu'ici ont réglé les conditions du travail, et édifier sur d'autres fondements une nouvelle législation. La scission est donc bien telle que nous l'avons montrée, c'est-à-dire entre la classe des travailleurs, qui voit ses droits méconnus, et les ploutocrates constituant la féodalité de l'argent, née de la révolution.

Il est vrai que le fait n'est pas nouveau. En chacune de ses périodes l'histoire nous montre, en effet, des crises terribles dont le souvenir est marqué d'un long sillon sanglant. Chaque fois que, par suite du vice d'une législation, du despotisme d'une autorité oublieuse de ses devoirs, ou pour toute autre cause, l'équilibre économique est rompu, chaque fois que les ressources, les forces sociales, qui doivent être ordonnées vers le bien commun, en sont détournées et ne

¹ M. Boissard : Plaidoyer pour Mgr l'archevêque d'Aix.

coopèrent plus qu'à l'avantage d'un petit nombre, chaque fois que toute une classe d'individus se voit injustement frustrée de ses droits, il s'élève une question sociale. Après avoir gémi longtemps sous le joug, la classe opprimée se plaint, réclame, puis se révolte et tente de se faire justice elle-même. Telle fut, à Rome, la crise marquée par la retraite de la plèbe sur le Mont-Sacré, la lutte des plébéiens pour la conquête de l'égalité civile et politique, le soulèvement des esclaves sous Eunus, Vettius, Spartacus, l'émancipation des serfs, l'affranchissement des communes en France et la formation des républiques italiennes, au Moyen-Age, les incessants efforts du « Tiers-Etat » français pour alléger le fardeau que l'Ancien Régime faisait peser sur lui, plus récemment encore la question agraire et celle du *Home rule* en Irlande, sont autant de questions sociales qui, en leur temps, ont fait trembler les bases même de la société où elles s'agitaient.

Qu'une crise identique à celles-là menace de troubler encore les nations modernes, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner beaucoup... L'histoire, qui se répète toujours devrait nous avoir habitué à ces mouvements populaires... Et pourtant nous avons peur !

Ah ! c'est qu'aucune des agitations passées n'a offert le danger de celle d'aujourd'hui. Aucune ne portait le même cachet de gravité, parceque, plus localisées, elles pouvaient facilement être réprimées. Moins générales comme étendue de la révolte, elles l'étaient aussi sous le rapport des revendications qui les motivaient. De nos jours, le mouvement est quasi universel ; de tous les pays les contempteurs de l'ordre social se donnent la main et l'objet de leurs desiderata n'est rien moins que la refonte de tout l'organisme économique.

De plus, la crise sociale se complique de la guerre anti-religieuse, de sorte que toutes les institutions par lesquelles

Le monde chrétien a édifié sa civilisation et vécu ses dix-neuf siècles sont également menacées.

Il y a là de quoi faire réfléchir. Le danger est même si grand que, relativement, la possibilité d'un conflit européen et celle plus grave d'une invasion jaune nous laissent indifférents. Ce ne sont que des questions d'arrière-plan en comparaison du mouvement ouvrier, si jamais il devait marquer la victoire du parti radical-socialiste.

L'avenir est donc gros d'événements redoutables..... Hélas !

De quoi demain sera-t-il fait ?...

La perspective en est effrayante...

... et il nous souvient qu'il y a trente ans Louis Veillot était d'avis que « l'humanité était mûre pour des catastrophes immenses »¹. Comme ce mot serait d'actualité à l'heure présente !...

Le conflit dont nous avons parlé est le centre et le nœud de toute la question sociale, mais celle-ci n'est pas aussi simple que ces quelques données pourraient le faire supposer. Dans la question sociale sont renfermées, en effet, une foule d'autres, dont les unes, du moins, sont d'une capitale importance.

D'abord, malgré l'affirmation gratuite et mensongère de K. Marx, dans la question sociale il y a une question religieuse. Le fait est patent du moment que la plupart des socialistes ont nié Dieu. De plus, n'est-ce pas l'oubli des préceptes évangéliques qui a produit la crise que nous traversons, en laissant champ libre à l'égoïsme des patrons comme à l'exaspération haineuse des classes inférieures ?... Comment, en outre, reconnaître la nécessité de l'inégalité

¹ Louis Veillot : Lettre à l'abbé Chassey.

relative des conditions, lorsqu'on refuse d'admettre l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire, au-delà de la tombe, une autre existence où l'équilibre sera rétabli ?...

Il y a ensuite une question de moralité, et celle-ci n'est que le corollaire de la précédente : elle s'impose d'autant plus qu'une effroyable corruption envahit chaque jour davantage le monde ouvrier.

Il y a une question économique. Elle résulte de la formidable antithèse que nous avons indiquée et qui se caractérise par l'opposition grandissante des meurt-de-faim contre les privilégiés qui regorgent de biens.

Il y a la question ouvrière. Le travailleur ne possède plus sa liberté, il ne jouit plus de ses droits ; le repos du dimanche même lui est souvent ravi ; sa femme et ses enfants doivent, eux aussi, se rendre à l'atelier et désertent ainsi la famille que son misérable salaire ne suffit pas à entretenir.

Il y a une question agricole. De tous côtés on entend le paysan se plaindre de la désertion des campagnes, du taux des impôts, de la difficulté qu'il éprouve à se maintenir dans sa modeste position, à la défendre contre les empiètements du capital, c'est-à-dire contre les emprunts forcés, les banques et les préposés aux poursuites.

Il y aussi une question des classes moyennes, soit des petits propriétaires et des petits commerçants qui, dans les conditions actuelles, sont condamnés à disparaître, vaincus qu'ils sont par les sociétés anonymes, les trusts et la grande production.

Il y a encore la question socialiste, mais, résultant elle-même de l'un des remèdes proposés, elle sera développée lorsque nous étudierons les deux doctrines en qui se résument tous les systèmes ayant pour but le rétablissement de la justice sociale et la réconciliation des classes.

Nous devons l'indication de ces problèmes dont se complique la question sociale à une personnalité des plus

compétentes ¹ qui les a lumineusement commentées.

Mais il nous semble que la série n'est pas complète. Bien d'autres questions devraient, en effet, y être ajoutées, telles celles de la propriété, de la loyauté industrielle, de la centralisation, des assurances, de l'internationalisme, etc. Il est vrai que plusieurs pourraient déjà être comprises dans les précédentes.

(A suivre)

Jacques FRANCISQUE